

La pauvreté, la périphérie et la louange

Présentation à la table ronde par Timothy Scott, CSB

Introduction

Bonjour et merci de m'avoir invité à cette rencontre.

Premièrement, je voudrais vous dire un peu qui je suis. J'ai 55 ans, j'ai été ordonné il y a 29 ans et je suis profès basilien depuis 35 ans. Ma communauté religieuse est cléricale; nous n'avons pas de frères, seulement des prêtres et des séminaristes. Nous avons été fondés en France il y a près de deux siècles; nous sommes arrivés à Toronto en 1850; nous exerçons aujourd'hui le ministère ici, aux États-Unis, au Mexique et en Colombie.

Notre situation démographique n'est pas très différente de celle de nombreuses communautés nées à la même époque. Nous comptons un peu plus de 200 profès, dont moins de 90 ont moins de 70 ans. Au cours des vingt dernières années, nous avons dû quitter des paroisses, des écoles et des collèges; dans un proche avenir, la mort de notre dernier confrère français tournera la page sur un projet apostolique né dans la turbulence de la Révolution française. Sur une note moins triste, nous observons une modeste reprise des vocations en Colombie et, tout récemment, aux États-Unis où il se passe peut-être quelque chose d'important.

Deuxièmement, je nous suggère de faire l'impasse sur les sombres propos qui offusquent une bonne part de notre réflexion : décroissance, vieillissement, sécularisation, réaction de nos institutions à cette horrible affaire de violence sur des enfants. Ces questions restent importantes à divers titres, mais elles ne sont pas ce dont nous devons traiter aujourd'hui.

Troisièmement, je pense que nous avons tous été surpris par « l'effet François » des quelques six derniers mois. Le fait qu'un groupe de 115 cardinaux conservateurs, nommés pour la plupart par le pape Benoît et le reste par son prédécesseur, le pape Jean-Paul II, puissent choisir dans leurs rangs un homme aussi extraordinaire m'incite à croire à l'Esprit Saint, qui souffle manifestement où Elle veut, même dans la Chapelle Sixtine, semble-t-il. Comme disent les journalistes, *this story has legs* (ce topo a de l'avenir).

L'approche homilétique de François est ternaire : trois points, trois thèmes à considérer. Sans vous donner une homélie, je vais quand même l'imiter et suggérer trois domaines importants pour les religieuses et les religieux canadiens au moment de faire le point sur notre situation actuelle et d'imaginer notre avenir. Or il se fait que ces trois thèmes occupent une place prépondérante dans le nouveau pontificat.

Ce sont **la pauvreté, la périphérie et la louange**.

I. La pauvreté

La première semaine de François comme pape nous a valu cette formule extraordinaire : « *Como vorrei una chiesa povera e per i poveri* » (audience aux représentants des moyens de communication, le 16 mars 2013). Ma traduction : Comme je voudrais une Église qui soit matériellement pauvre et tournée vers les pauvres! Les discussions sur la pauvreté et la vie religieuse provoquent trop souvent une torpeur collective : les regards deviennent vitreux quand nous essayons de concilier notre confort matériel et le nombre croissant des pauvres dans la rue et à nos portes. La quadrature du cercle en somme.

Notre réussite institutionnelle collective nous a laissé en héritage des écoles, des hôpitaux et des centres de toutes sortes qui avaient été fondés pour desservir une population catholique dont la grande majorité était pauvre. Mais l'ascension socioéconomique des catholiques et la prise en charge par l'État des services que nous rendions ont peu à peu coupé les liens de nos institutions avec les pauvres. Les entités institutionnelles ont tendance à s'installer dans le confort et à se perpétuer. François a dans sa mire cette *stase* collective.

Les communautés religieuses ont vécu divers degrés de désinstitutionnalisation. La plupart se sont délestées de leurs grandes maisons ou les ont transformées pour accueillir, par exemple, des personnes âgées. Mais j'ai l'impression, du moins pour ce qui est de ma propre communauté, qu'encore aujourd'hui, c'est la pensée institutionnelle qui prédomine. Je pense aussi qu'on peut affirmer de manière générale que les communautés féminines ont davantage pris leurs distances de cette mentalité que bien des communautés masculines.

Qui sont les pauvres?

En contexte européen spécialement, les migrants économiques sont le visage constant de la pauvreté dans les grandes villes, même à Rome. Avant d'aller au Brésil, François s'est rendu dans l'île italienne de Lampedusa. Située à quelque 110 kilomètres de la côte tunisienne, elle attire comme un aimant les réfugiés et les migrants économiques qui fuient la pauvreté et le chaos du continent africain. Entassés sur des embarcations de fortune, ils meurent par centaines pour avoir entrepris cette traversée périlleuse. Le pape François y est allé sans personne de son entourage, il a rencontré des migrants musulmans et il a porté des vêtements violets au moment de célébrer une messe de réparation pour notre mesquinerie collective face à tant de souffrance. Voici ce qu'il a dit dans son homélie :

« Qui de nous a pleuré pour ce fait et pour les faits comme celui-ci? Qui a pleuré pour la mort de ces frères et sœurs? Qui a pleuré pour ces personnes qui étaient sur le bateau? Pour les jeunes mamans qui portaient leurs enfants? Pour ces hommes qui désiraient quelque chose pour soutenir leurs propres familles? Nous sommes une société qui a oublié l'expérience des pleurs, du « souffrir avec » : la mondialisation de l'indifférence nous a ôté la capacité de pleurer » (homélie du 8 juillet 2013).

Ce qu'il enseigne et ce que nous apprenons, c'est que la pauvreté entendue de manière étroitement idéologique n'est pas une valeur: la pauvreté est une valeur quand elle est le signe d'une solidarité radicale avec les pauvres et les

marginalisés. Ce qui m'amène à ma première question: où les religieuses et les religieux choisissent-ils de servir aujourd'hui au Canada?

Au Canada, le visage de la pauvreté se trouve moins souvent chez des migrants économiques qu'en Europe ou même aux États-Unis. Mais dans le sillage de Vatican II, nous avons répondu à l'appel à la solidarité avec les pauvres et les marginalisés. Plusieurs communautés religieuses et même plusieurs diocèses ont ouvert des missions en Amérique latine et en Afrique, comme l'a fait d'ailleurs notre institut. De même, des individus et de petits groupes se sont déplacés vers une périphérie plus proche et se sont mis, pendant des années voire des décennies, au service des pauvres : mères célibataires, immigrants – immigrants sans papiers notamment aux États-Unis –, membres des minorités sexuelles, personnes souffrant de toxicomanie, travailleuses et travailleurs du sexe, itinérants, autochtones des centres-villes, communautés autochtones isolées du Grand Nord.

Une troisième façon de répondre à l'appel a constitué à continuer de travailler dans nos œuvres traditionnelles d'éducation et de santé, à y faire une place grandissante à la présence et à la participation des laïcs, à aller chercher des subventions gouvernementales et à finir par confier à d'autres le contrôle de ces institutions tout en cherchant à y perpétuer l'action du charisme.

Vu son ambiguïté inhérente, la troisième réponse pose plus de problèmes, et c'est celle qui a retenu l'attention du pape. Si j'interprète correctement les premiers signaux qu'il envoie, il faut nous demander si la désinstitutionnalisation systématique est la seule voie d'avenir pour nos œuvres plus établies au Canada.

II. La périphérie

Le deuxième grand thème sur lequel je voudrais réfléchir, c'est ce que François appelle la périphérie. Il revient constamment sur l'importance pour l'Église de sortir de ses ornières ecclésiales pour aller à la rencontre des pauvres et des marginalisés. Évidemment, la pauvreté et la périphérie sont étroitement liées. François a choisi de prêcher par l'exemple en faisant sa première visite de paroisse dans une collectivité de la banlieue de Rome et son premier voyage en dehors de Rome à Lampedusa, à l'extrémité de la frontière méridionale de l'Europe. Quand il est allé au Brésil pour la Journée mondiale de la jeunesse, il a visité les habitants du bidonville de Varginha : encore une fois, en périphérie de Rio de Janeiro.

Sa prédilection pour les gens qui n'occupent pas le centre avait aussi caractérisé son ministère d'archevêque de Buenos Aires. Son style de vie des plus modestes, le fait qu'il prenait le métro tous les jours, ses visites régulières dans les bidonvilles lui ont inculqué cette mentalité qu'il a apportée à Rome en ces journées décisives de mars dernier. Pendant l'un des conciliabules tenus par les cardinaux avant le conclave, François a fait une brève intervention dont les notes ont été rendues publiques ultérieurement. On peut penser que cette réflexion a scellé son élection.

Il y a une tension entre le centre et la périphérie... Il nous faut sortir à la rencontre de la périphérie. Nous devons combattre la maladie spirituelle de l'Église qui l'amène à se replier sur elle-même : quand cela se produit, l'Église elle-même devient malade. [...]

Entre une Église qui va dans la rue et qui a un accident et une Église intoxiquée d'autoréférence, je n'hésite pas à choisir la première (Le cardinal Jorge Bergoglio devant la Congrégation générale du collège cardinalice, *Sede vacante*, mars 2013).

Ce thème d'une Église (je dirais d'une hiérarchie) centrée sur elle-même et cléricale refait surface, tel un leitmotiv. Peu après son élection, il a écrit à la Conférence des évêques de l'Argentine pour s'excuser de ne pas participer à leur assemblée annuelle (« des affaires urgentes me retiennent ailleurs »). Mais, encore une fois, retentit le même appel troublant à la désinstitutionnalisation et à la décléricalisation :

Une Église qui ne sort pas s'enferme tôt ou tard dans l'atmosphère étouffante de son petit monde clos. Il est vrai, bien sûr, qu'une Église qui se risque à l'extérieur s'expose à ce qui peut arriver à quiconque va dans la rue : elle peut avoir un accident. Placé devant cette alternative, je vous dirai franchement que j'aime beaucoup mieux une Église qui a un accident qu'une Église malade. La maladie typique d'une Église repliée sur elle-même, c'est qu'elle n'a plus de repères objectifs : elle ne fait que se regarder; elle est courbée, recroquevillée sur elle-même comme la femme de l'Évangile. Ce genre de narcissisme nous conduit à une spiritualité médiocre et à un cléricisme creux. Ce narcissisme nous empêche de goûter « la joie suave et consolante qu'il y a à évangéliser » (Lettre à la 105^e assemblée plénière de la Conférence épiscopale argentine, le 25 mars 2013).

Les derniers mots en espagnol, « *la dulce y confortadora alegría de evangelizar* », sont tirés du document d'Aparecida, promulgué en 2007. Il s'agit du rapport final de la Cinquième Assemblée générale des évêques d'Amérique latine et des Caraïbes (CELAM), et le texte porte d'un bout à l'autre l'empreinte de Jorge Bergoglio. Si vous voulez comprendre dans quelle direction François veut entraîner l'Église, lisez-le.

Outre sa portée ecclésiologique, l'orientation vers les pauvres et les marginalisés a évidemment des conséquences pratiques pour nous, religieuses et religieux. La désinstitutionnalisation a toutes sortes de répercussions. Après sa visite au bidonville de Varginha, dans un discours improvisé devant de jeunes compatriotes, François a déclaré :

Je veux qu'il y ait du bruit... je veux que l'Église sorte sur les routes, je veux que nous nous défendions de tout ce qui est mondanité, immobilisme, de ce qui est commodité, de ce qui est cléricisme, de tout ce qui nous tient enfermés sur nous-mêmes. Les paroisses, les écoles, les institutions sont faites pour sortir dehors... (Rencontre avec les jeunes argentins réunis à la cathédrale de San Sebastián, le 25 juillet 2013).

Plus près de ce qui nous touche, lors d'une réunion au Centre jésuite pour les réfugiés, à Rome, François a semoncé les communautés qui transforment en couette-café pour touristes leurs anciennes maisons admirablement situées.

Très chers religieux et religieuses, les couvents vides ne servent pas à l'Église pour les transformer en hôtels et gagner de l'argent. Les couvents vides ne vous appartiennent pas, ils sont pour la chair du Christ, que sont les réfugiés. Le Seigneur appelle à vivre avec plus de courage et de générosité l'accueil dans les communautés, dans les maisons, dans les couvents vides.

Ce n'est pas la première fois que nous trouvons cette référence aux pauvres qui sont la chair du Christ. Le pape a dit pratiquement la même chose à une rencontre avec des supérieures majeures, sur laquelle je vais revenir. « Une pauvreté théorique ne nous sert à rien. La pauvreté s'apprend en touchant la chair du Christ pauvre, dans les humbles, les pauvres, les malades, les enfants » (Discours à l'assemblée plénière de l'Union internationale des supérieures générales, le 8 mai 2013). Il a employé la même expression quatre jours plus tard, à la première cérémonie de canonisation de son pontificat, où il a justement canonisé deux religieuses latino-américaines, Mère Guadalupe García Zavala et Mère Laura Montoya.

L'Internet nous permet d'entendre l'intensité avec laquelle François croit que le Christ s'incarne dans les pauvres :

[>>www.romereports.com/palio/pope-celebrates-his-first-canonization-ceremony-those-who-help-the-needy-touch-the-flesh-of-christ-english-10005.html#.UkhS-byHZak](http://www.romereports.com/palio/pope-celebrates-his-first-canonization-ceremony-those-who-help-the-needy-touch-the-flesh-of-christ-english-10005.html#.UkhS-byHZak)

Le jésuite François, le religieux François dit là quelque chose de très important à ses consœurs religieuses et à ses confrères religieux, à nous en somme. Il ne nous invite pas seulement à quitter notre confort pour aller travailler dans la périphérie puis à rentrer chez nous; il nous invite plutôt à transporter la périphérie au centre, là où nous sommes. Cela me paraît encore plus exigeant. Voici donc ma deuxième question : comme religieuses et religieux, comment passons-nous du centre à la périphérie, ou plutôt, comment faisons-nous venir au centre ceux et celles qui habitent la périphérie?

De peur que nous interprétions de manière trop étroite la pauvreté et la mission de l'Église aux pauvres, François propose une interprétation plus fine de notre mission :

L'Évangile est pour tous. Le fait d'aller vers les pauvres ne signifie pas que nous devons devenir paupéristes ou un genre de « clochards spirituels »! Non, non, ça ne signifie pas cela! Cela signifie que nous devons aller vers la chair de Jésus qui souffre, mais la chair de Jésus souffre aussi de ceux qui ne le connaissent pas par leur étude, leur intelligence, leur culture. Nous devons aller là! C'est pourquoi j'aime utiliser l'expression « aller vers les périphéries », les périphéries existentielles. Aller vers tous, vers tous ceux-là, de la pauvreté physique et réelle à la pauvreté intellectuelle, qui est elle aussi réelle. Aller là, vers toutes les périphéries, toutes les croisées des chemins : aller là. Et là, semer la semence de l'Évangile, à travers la parole et le témoignage (Discours devant le congrès ecclésial du diocèse de Rome, le 17 juin 2013).

III. La louange

Le troisième thème que je voudrais suggérer pour l'avenir de la vie religieuse au Canada est peut-être incongru : c'est la louange. Comme religieuses et religieux, il nous faut explorer la dynamique interne de notre relation à Dieu qui se révèle dans le Christ par l'Esprit Saint. Je crains qu'à défaut de cette dynamique trinitaire, nos engagements apostoliques ne risquent de devenir idéologiques.

J'ai choisi le terme de *louange* parce que je pense que vie chrétienne doit être radicalement joyeuse. Et nous savons que la vie religieuse se doit d'exprimer cette joie qui est un fruit de l'Esprit Saint. La joie, c'est plus que le bonheur.

Le pape François associe cette dynamique de la louange à la pauvreté évangélique dont les chrétiens ont besoin pour édifier l'Église.

La proclamation de l'Évangile doit suivre la route de la pauvreté. Le témoignage de cette pauvreté: je n'ai pas de richesse; ma seule richesse, je l'ai reçue de Dieu : la gratuité est notre richesse! [...] L'autre signe, c'est de savoir louer: l'apôtre qui ne vit pas cette gratuité devient incapable de louer le Seigneur. [...] Avec des apôtres qui veulent édifier une Église riche et une Église privée de la gratuité de la louange, l'Église devient vieille, l'Église devient une ONG, et l'Église devient inerte (Homélie du 11 juin 2013).

Nous savons que la culture populaire est vide et que le discours public est devenu plus grossier. La vie familiale s'effrite. La sexualité se redéfinit d'une manière qui aurait été inconcevable il n'y a encore qu'une génération. Les médias sociaux restructurent notre façon de communiquer. Encore là, ce sont des sujets dont nous pourrions reparler éventuellement. L'Internet est sans doute pratique, mais je n'ai jamais entendu personne le qualifier de « joyeux ». La communication de cette nature est au mieux machinale et utilitaire. Allonger la liste de ses *amis* et la raccourcir, s'envoyer des *textos*, voire des *sextos*, c'est une communication qui n'a rien de très joyeux ni de très humain, et dont les formes les plus odieuses peuvent devenir violentes et même mortelles.

La quête de Dieu n'est pas, à mon avis, une forme sophistiquée de narcissisme. Elle fait plutôt partie intégrante de la mission évangélisatrice des religieuses et des religieux dans l'Église. François nous rappelle qu'en tant que religieux apostoliques, nous ne travaillons pas et nous ne prions pas que pour nous-mêmes. Le culte divin sous toutes ses formes – personnelle, communautaire ou contemplative – est le contraire de l'autoréférence. Il est radicalement axé sur l'Autre.

En août, François s'est adressé au chapitre général des Augustiniens. Dans une méditation sur la célèbre citation de saint Augustin, « notre cœur est inquiet tant qu'il ne trouve pas en Toi son repos », nous lisons ceci :

Nous pouvons nous demander, suis-je inquiet pour Dieu, pour l'annoncer, pour le faire connaître? Ou est-ce que je me laisse séduire par cette mondanité spirituelle qui pousse à faire tout par amour de soi-même? Nous, consacrés, pensons aux intérêts personnels, à l'efficacité des œuvres, au carriérisme. Tant de choses auxquelles nous pouvons penser... Est-ce que je me suis

pour ainsi dire « installé » dans ma vie chrétienne, dans ma vie sacerdotale, dans ma vie religieuse, dans ma vie de communauté aussi, ou bien est-ce que je conserve la force de l'inquiétude pour Dieu, pour sa Parole, qui me porte à « aller à l'extérieur », vers les autres? (Homélie à la messe d'ouverture du chapitre général de l'Ordre de Saint-Augustin, le 28 août 2013).

Je dois admettre qu'en comparaison le pape Benoît XVI fait pâle figure. Nous avons été nombreux à être consternés de voir le Vatican tenter gauchement de mettre au pas la LCWR. Pour François, les subtilités du droit canonique et le fait que la Congrégation pour la doctrine de la foi ait le bras long semblent être le dernier de ses soucis. Au lieu de cela, voici un message insolite à l'adresse des religieuses : un appel à la fécondité et à la maternité spirituelle. Ce sont là des idées traditionnelles, et même vieilles, qui prennent dans sa bouche une allure étonnamment moderne. On n'a pas trop remarqué ce thème dans son allocution à l'UISG où il parlait des *zitelle* (les vieilles filles).

La personne consacrée est mère, elle doit être mère et non pas « vieille fille »! Pardonnez-moi de parler ainsi, mais cette maternité de la vie consacrée, cette fécondité sont importantes! Que cette joie de la fécondité spirituelle anime votre existence; soyez des mères comme figures de Marie Mère et de l'Église Mère. On ne peut comprendre Marie sans sa maternité, on ne peut comprendre l'Église sans sa maternité et vous êtes l'icône de Marie et de l'Église (Discours devant l'assemblée plénière de l'Union des supérieures générales, le 8 mai 2013).

Cette question déborde le cadre de la présente communication, mais François utilise toute une gamme d'images féminines, à la fois positives et négatives, pour décrire l'Église. Elles sont importantes, car elles nous permettent d'entrevoir sa psychologie, sa spiritualité et son ecclésiologie.

L'autre point saillant, à mon avis, c'est l'invitation constante à la joie. Dans un entretien particulièrement détendu avec un groupe de séminaristes et de jeunes religieux et religieuses, nous trouvons ceci :

Quand on rencontre un séminariste, un prêtre, une sœur, une novice, qui tire une tête longue, triste, qui donne l'impression qu'on a jeté sur sa vie une couverture détrempée, de ces couvertures trop lourdes... qui vous tirent vers le bas... Il y a quelque chose qui ne va pas! Il faut en conclure; « c'est un problème psychiatrique », laissez-les partir, au revoir! (Discours à un groupe de novices et de séminaristes, le 6 juillet 2013).

Soit dit en passant, ceux et celles d'entre nous qui sont appelés à exercer l'autorité dans la vie religieuse ne pourront pas ne pas prendre au sérieux la mise en garde de François au sujet du carriérisme.

Pensons au tort que font au Peuple de Dieu les hommes et les femmes d'Église qui sont carriéristes, arrivistes, qui « utilisent » le peuple, l'Église, leurs frères et sœurs — ceux qu'ils devraient servir —, comme un tremplin pour leurs propres intérêts et leurs

ambitions personnelles. Mais ceux-là font un grand tort à l'Église (Discours devant l'assemblée plénière de l'Union internationale des supérieures générales, le 8 mai 2013).

Mais revenons à notre troisième thème, celui de la louange. Être spirituels, c'est être enracinés dans la joie et dans la solidarité avec les pauvres. Il y a des personnes de tout âge qui vivent encore l'inquiétude dont parlait saint Augustin. En cet instant riche de joie et d'espérance pour l'Église universelle, je pense que les gens seront attirés par un appel très ancien qui éclate au milieu de notre agitation. Une culture traversée par le placotage de l'Internet tentera de le rejeter, mais l'appel de l'Évangile est plus fort: devenir pêcheurs d'hommes et de femmes, se charger de la Croix, mourir à soi-même, vivre amoureux, amoureuses du Dieu que nous ne pouvons pas voir, du Dieu qui se révèle dans les pauvres, les souffrants, les marginalisés, ceux et celles que François s'obstine à appeler « la chair du Christ ».

De cette dynamique de louange et de pauvreté, dans un mouvement qui va du centre à la périphérie, nous trouvons un cœur transformé par la grâce :

La foi nous dit que seul un cœur nouveau, un cœur régénéré par Dieu, peut créer un monde nouveau. Un cœur de chair, qu'est-ce que cela veut dire ? Un cœur qui aime, un cœur qui souffre, un cœur qui se réjouit avec les autres, un cœur empli de tendresse pour ceux qui, portant en eux les blessures de la vie, se sentent aux périphéries de la société. L'amour est la plus grande force de transformation de la réalité, parce qu'il abat les murs de l'égoïsme et comble les fossés qui nous maintiennent éloignés les uns des autres (Discours devant le congrès ecclésial du diocèse de Rome, le 17 juin 2013).

Ma communauté religieuse a été fondée en 1822; dans neuf ans, nous allons célébrer notre bicentenaire. Selon toute probabilité, en cette année jubilaire, nous serons moins nombreux qu'aujourd'hui, mais je ne pense pas que ce sera la fin de notre vie religieuse apostolique. Le défi qu'il nous faut relever est celui qui se pose aussi à vous ; dans la mesure où, comme religieuses et religieux, nous saurons incarner l'appel de l'Évangile à embrasser la pauvreté pour le Royaume, à migrer vers la périphérie existentielle et à imprégner notre vie et notre ministère d'une attitude de joie et de louange, l'œuvre de Dieu et la nôtre vont continuer.